



Arbre d'or

Ménandre

Présenté par Philippe Renault



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Ménandre

le comique athénien

Suivi de

Fragments de Philémon

ANTHOLOGIE PRÉSENTÉE ET TRADUITE
PAR PHILIPPE RENAULT



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2004
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

INTRODUCTION

À la fin du IV^e siècle, Athènes voit son rôle politique décliner tout en continuant à jouir d'une renommée culturelle considérable. Repliée sur elle-même, ballottée entre les différents prétendants à la succession d'Alexandre, la cité réussit encore à maintenir sa prospérité tant bien que mal. La vie citoyenne avait perdu de sa splendeur : ainsi, après Démosthène, nous n'avons plus de grands orateurs, ni même de grands poètes satiriques se moquant avec verve des hommes politiques de leur temps dans de violentes caricatures scéniques. À la comédie d'Aristophane a succédé une comédie désengagée de la vie publique, nettement plus intimiste et préoccupée de peindre des caractères individualisés dans le cadre d'une intrigue domestique.

Le représentant le plus typique de cette comédie dite « nouvelle » (pour la différencier de la comédie « ancienne » caractéristique de celle d'Aristophane) est Ménandre, né aux alentours de 343 d'une famille noble. Il semble qu'il ait suivi l'enseignement du philosophe et savant Théophraste, successeur d'Aristote au Lycée et auteur des *Caractères* que plus tard La Bruyère imita. Il fut aussi l'ami d'Épicure qu'il fréquenta dès l'enfance. C'est au contact de ce personnage éminent que Ménandre acquit probablement un sens psychologique aigu qui lui permit de peindre les personnages de ses pièces avec une aisance et une justesse qui a fait sa gloire jusqu'à la fin de l'Antiquité.

Comme Aristophane, il commença sa carrière théâtrale très jeune. Sa première pièce *la Colère* serait datée de 321. Il aurait écrit environ 108 comédies selon la *Souda*. Homme aimable, cultivé, aimant se frotter le corps d'essences rares, soignant son maintien et souscrivant probablement aux théories de son ami Épicure, il entretint des relations parfois orageuses avec de nombreuses maîtresses, parmi lesquelles Thaïs, Nannion et surtout

INTRODUCTION

Glycéra qui fut peut-être courtisane et dont le nom fut donné à plusieurs des héroïnes de ses pièces. Du point de vue politique, il eut maille à partir avec Démétrios Poliorcète quand celui-ci prit le pouvoir à Athènes après avoir renversé Démétrios de Phalère que Ménandre avait eu l'imprudenc e de soutenir. Mais il ne fut pas trop inquiet et il put demeurer à Athènes bien que Ptolémée d'Égypte se proposât de le secourir en lui accordant l'hospitalité de sa cour.

De son vivant, il semble que l'art de Ménandre ne fut pas apprécié à sa juste mesure. Les Athéniens lui préférèrent plutôt Philémon et ne couronnèrent que huit pièces durant les concours théâtraux. Philosophe conscient de sa propre valeur, on rapporte qu'il réagit au succès de son rival par cette question qu'il lui posa : « En toute bonne conscience, quand tu m'as vaincu, n'as-tu pas rougi ? »

Ménandre mourut, semble-t-il de façon accidentelle en se noyant dans le port du Pirée. Tout au long du III^e siècle il recueillit enfin les faveurs des Athéniens et de tous les Grecs et on lui dressa une statue dans le théâtre de Dionysos aux côtés de celles des Tragiques. En outre, pour preuve de cette gloire posthume, on a retrouvé dans des villas pompéiennes des fresques illustrant certaines de ses pièces.

Plus que celle d'Aristophane dont la comédie ne devait point avoir de postérité véritable, celle de Ménandre connut un retentissement durable. Il fut largement imité par les auteurs latins au III^e et II^e siècle av. J.-C., les plus célèbres étant Plaute et Térence dont quelques pièces sont parfois de simples transcriptions latines de celles de l'auteur athénien comme *l'Andrienne* et *l'Eunuque*. Les Romains l'admirent tant que César avait l'habitude de dire de son compatriote Térence qu'il n'était qu'un « demi-Ménandre ».

Enfin, par le biais des imitations des deux Latins, les caractères propres à la comédie de Ménandre se retrouvent chez les auteurs comiques du XVII^e siècle français et en premier lieu chez Molière.

Pourtant cette œuvre si réputée ne fut connue à partir de

INTRODUCTION

la Renaissance que par des citations tirées de l'*Anthologie* de Stobée et par les emprunts que lui firent les comiques latins même si, d'après le témoignage du bibliothécaire du Vatican Léo Allatius, il restait encore 23 pièces de Ménandre encore complètes à Constantinople au XVII^e siècle. Mais une série de découvertes tout au long du XX^e siècle ont changé radicalement cette situation permettant de se faire enfin de Ménandre une idée un peu plus complète. En 1905, un papyrus du Caire nous a révélé plus de la moitié de l'*Arbitrage* et un gros tiers de la *Tonduë*, en tout plus de 1300 vers. En 1959, un autre papyrus nous a donné pour la première fois l'intégralité d'une œuvre de Ménandre, à savoir le *Misanthrope* et de très larges extraits de la *Samienne*. Dans les années 1960 et 1970, de nouveaux fragments ont été découverts du *Paysan*, des *Syconiens* et de la *Double Tromperie*. Enfin, les années 1990 ont rendu presque les deux tiers du *Bouclier*. Et il semble que ces enthousiasmantes exhumations ne soient pas encore achevées...

L'œuvre: elle était volontiers morale voire moralisante. À l'instar d'Euripide dont il emprunta un grand nombre de thèmes, les sentences abondaient à un point qu'à l'époque romaine (où on ne le jouait plus guère) on les rassembla dans des recueils scolaires destinés à l'éducation morale des jeunes gens.

De plus il emprunta au grand Tragique certains éléments de ses intrigues. En particulier il semble que la tragédie *Ion* ait eut sa prédilection avec son thème de la vierge violée, de l'enfant abandonné puis retrouvé miraculeusement dans la joie générale après maintes péripéties. Ces thèmes sont en effet récurrents chez Ménandre et se retrouvent dans la plupart des comédies. Leur pathétique euripidien était sans doute très apprécié par le spectateur grec qui aimait non seulement rire et sourire mais aussi s'émouvoir face au tableau larmoyant qu'on lui présentait avant de partager, presque soulagé, la liesse générale qui accompagnait toujours la dernière scène de la pièce.

Ménandre utilisa donc avec une rare habileté les recettes du théâtre tragique (comme les longs monologues ou les récits de messagers) au service de sa comédie bourgeoise. Cette incur-

INTRODUCTION

sion est particulièrement décelable lorsque Ménandre met dans la bouche de ses personnages des phrases plus ou moins empruntées au grand répertoire euripidien tout en sachant qu'à partir de ces effets dont le public n'est bien sûr pas dupe, il va déclencher le rire général. En fait, il y a chez Ménandre, une volonté de parodier le genre tragique en le faisant virer parfois vers une authentique bouffonnerie : ainsi dans le *Héros*, il met en scène un esclave amoureux qui se lance dans une tirade à la manière tragique mais avec tant de boursoufflures dans l'énoncé qu'il en est ridicule. Déjà pour le spectateur de ce temps, écouter un esclave dire ses peines de cœur déclenchait probablement un rire immédiat... De cette imitation subtile de la forme tragique, Ménandre a donné à la comédie une dimension nouvelle et originale.

Autre nouveauté, la volonté délibérée de coller à la réalité quotidienne. Effectivement, ce théâtre nous montre des gens simples, on dirait de «braves gens» qui ont leurs qualités mais aussi leurs défauts. Autour de la famille gravite toute une galerie de caractères qui a fait l'admiration du public mais aussi des érudits tel Aristophane de Byzance. Ce réalisme contrastait avec les excès et la fantaisie débridée d'un Aristophane. Mais qu'à cela ne tienne, les personnages de Ménandre consistent avant tout en une série de stéréotypes : le jeune amoureux, la fille «oie blanche», le père autoritaire, voire tyrannique (ou le père trop bon enfant), la mère acariâtre, la courtisane au grand cœur, le jeune voluptueux, l'amoureux transi, l'entremetteuse, l'esclave futé, etc. Tout ce petit monde était reconnaissable par les différents masques utilisés par les acteurs et qui définissaient chaque psychologie. Ajoutons qu'à l'époque hellénistique, ces masques s'étaient multipliés constituant par-là même le registre de toutes ces individualités que désormais la comédie nouvelle offrait à un public qui en était friand.

Quant à l'atmosphère quotidienne décrite par l'art de Ménandre, elle se veut réaliste, voire prosaïque ; les interventions divines y sont réduites au minimum (apparition au prologue) ce qui différencie là encore Ménandre d'Aristophane et de

INTRODUCTION

sa propension au merveilleux (teinté de grotesque) ; l'intrigue est une suite de rebondissements rocambolesques en tous genres qui aboutit toujours à une conclusion heureuse (le plus souvent à un mariage inespéré) et, avouons-le totalement invraisemblable. La femme convoitée que le fils de famille aimait mais avec laquelle il ne pouvait contracter alliance du fait de sa condition modeste ou pire de son état d'esclave se révèle finalement être une riche héritière et de naissance libre. Une telle intrigue se retrouve dans nombre de pièces de Ménandre entre autres dans *La Samienne*. En fait la morale et la légalité sont sauvées et si le spectateur a pu croire au milieu de la pièce que la situation était inextricable, les choses se sont finalement arrangées pour le mieux et surtout dans l'intérêt des familles qui sont parvenues à conserver leur unité après maintes vicissitudes. Les mariages sont heureux, les femmes sont reconnues fidèles (même si le doute a pu s'installer pendant toute la durée de la pièce afin de servir de matière à l'intrigue), on s'aperçoit en fin de compte que les filles sont restées vierges avant le mariage, etc. Et si les personnages ont commis des fautes à la suite de malentendus, il faut bien avouer que tous du chef de famille aux esclaves sont irréprochables moralement, bons parents, sensibles au malheur d'autrui et somme toute incapables de la moindre méchanceté. Le monde de Ménandre est celui où les rapports entre les êtres sont normalisés et où l'affection tient une place considérable. Cet idéal de tolérance, de douceur et de vertu est, il est vrai, inséparable de la formation philosophique de l'auteur dont nous avons parlé plus haut et qui lui a permis de moraliser un genre jusque-là plus ou moins subversif et souvent d'une crudité sans limite.

Car contrairement à Aristophane le provocateur, Ménandre était toujours soucieux de bon goût comme nos auteurs du XVII^e siècle : son langage se plie donc à ce qu'on pourrait dénommer une règle de bienséance avant la lettre, tout en conservant cependant un certain relief et une certaine couleur. Les propos des protagonistes sont tour à tour sombres, émouvants (comme la confession du *Misanthrope*), ironique plutôt que

INTRODUCTION

mordant. Un tel style était susceptible de plaire à un public déjà habitué aux innovations dramatiques d'Euripide. Sans doute, dès ses débuts, Ménandre remporta les suffrages des Athéniens raffinés et de la classe moyenne. On rapporte que le récit de ses comédies agrémentait les fêtes privées à un tel point que l'on disait qu'il «était pour les convives plus aisé de se passer de vin que de Ménandre». Après sa mort, c'est le petit peuple qui commença à apprécier le pathétique, le message tout de mansuétude et de compassion délivré par cet amuseur qui se voulait éducateur moral et philosophe. Ce n'est pas par hasard si, très tôt, les érudits tirèrent, des répliques de ses comédies, les passages qui possédaient une réelle densité morale. Le Byzantin Stobée sensible à leur similitude avec certains idiomes chrétiens rassembla une multitude de sentences que nous avons en partie traduites ci-dessous.

Notons cependant que le quotidien décrit par Ménandre est trop beau pour être vrai : même si les défauts des uns et des autres donnent du pittoresque à l'ensemble de la comédie, la conclusion optimiste est de rigueur et renforce assurément l'ordre établi. Comme dans nos «sitcoms» contemporains, la conformité veille et certains sujets demeurent tabous : ni le divorce (on ne rompt pas chez Ménandre ce qui, soit dit en passant, ne correspond guère à la réalité sociale athénienne) ni la pédérasie (pourtant si répandue) ne sont évoqués sous la plume de notre auteur. Quant à la réalité politique, elle est sciemment ignorée malgré les troubles qui n'ont cessé d'animer la vie de la cité durant le dernier tiers du IV^e siècle, preuve s'il en est de la désaffection générale à l'égard de la chose publique. Cette atemporalité de l'œuvre ménandrienne explique en partie la raison pour laquelle nous avons grand peine à dater les pièces dont nous disposons, faute d'allusions politiques.

Les attentes du public athénien étaient, il est vrai, toutes autres et la comédie nouvelle visait avant tout à le rassurer et à le divertir et non à orienter son opinion. C'est dire que la société athénienne plus individualiste que jamais était devenue

INTRODUCTION

plus frileuse et ne recherchait plus d'elle-même qu'une image confortable et rassurante.

S'agissant de la structure interne de la comédie de Ménandre, soulignons qu'elle était très charpentée avec une unité d'action véritable qui faisait tant défaut au répertoire aristophanien qui consistait la plupart du temps en une suite de scènes quelque peu décousues. Chez Ménandre, la pièce a toujours cinq actes de durée à peu près équivalentes et la rigueur dramatique est de règle. On rapporte d'ailleurs que l'auteur attachait une importance cruciale à l'unité de sa pièce, à sa cohérence et qu'il méditait longuement l'intrigue. C'est seulement quand celle-ci était bien nette dans son esprit suffisamment mûrie qu'il s'attelait au texte puis à sa versification. La « machinerie dramatique » est à cet effet remarquable et les enchaînements scéniques sont si bien huilés que l'on pense parfois à Feydeau. De ce fait, on ne trouve guère pas chez lui les fulgurances géniales mais souvent désordonnées d'Aristophane qui avaient tendance à se laisser dominer par sa seule verve au détriment de l'intrigue qu'il considérait comme secondaire.

On comprend que cette comédie à intrigue mais hors du temps, à vocation universelle, indépendante de toutes circonstances politiques et sociales ait eu un succès durable (contrairement à aux compositions d'Aristophane) et valut à Ménandre l'admiration des Anciens. Et pourtant, étrangement, une telle unanimité n'a pas suffi pour permettre à son œuvre de défier les aléas du temps...

LE MISANTHROPE

Un jeune et riche citadin, Sostrate est amoureux de la fille d'un paysan pauvre, Cnémon. Celui est un misanthrope complet, l'égal de l'Alceste de Molière; il déteste, ni plus ni moins toute l'humanité et en particulier les riches nantis de la ville. Sostrate tente plusieurs fois par la ruse d'obtenir la main de la jeune fille, en vain. La situation paraît bloquée quand Cnémon, à la suite d'une maladresse fait tomber son seau dans un puits. Refusant toute aide, il veut récupérer l'objet seul mais lui-même tombe à son tour dans le puits. Sostrate le sauve d'une mort certaine et Cnémon qui reconnaît ses torts passés fait du jeune homme son héritier: désormais, le mariage devient possible. Tout se termine dans la liesse générale et on voit même Cnémon au cours du banquet de mariage réussir à se dérider sous la pression des invités.

UN HOMME IMPOSSIBLE

PYRRHIAS

Ah! laissez-moi passer! Écartez-vous
Je suis poursuivi par un fou!

SOSTRATE

Mais que se passe-t-il, mon jeune ami ?

PYRRHIAS

On me jette des pierres, on veut m'occire!

SOSTRATE

Que dis-tu? Où vas-tu! Je crois que tu délires!

MÉNANDRE

PYRRHIAS

Est-ce fini! Est-il parti?

SOSTRATE

Oui!

PYRRHIAS

Je croyais bien qu'il était après moi.

SOSTRATE

Explique-moi ce désarroi.

PYRRHIAS

Partons, je t'en supplie!

SOSTRATE

Mais où?

PYRRHIAS

Mais le plus loin d'ici!
C'est un diable, un fou, un homme furieux
Celui qui vit dans ces lieux;
À force de courir longtemps sur le sentier
J'aurais pu esquinter mes pauvres doigts de pied.

SOSTRATE (*à Chéréas*)

Il a dû se monter fort peu accommodant
En arrivant ici.

CHÉRÉAS

C'est évident.

PYRRHIAS

Mais non, assurément!
De cet individu, il faut qu'on se méfie.

MÉNANDRE

J'ai du mal à parler, je suis trop essoufflé!
J'ai donc frappé à la porte de son logis
Et puis j'ai dit: «Je voudrais voir le maître»
Une petite vieille, alors, pas très bien dans sa tête
Me l'a montré d'ici même en pleine effervescence
Car il se fatiguait à ramasser des poires sur le sol
À moins que ce fut du bois pour sa potence.
Je suis allé au champ et me suis approché.
Je me suis cependant fort distancié
(Je suis bien élevé); puis je l'ai salué.
Alors je lui ai dit: «Je suis venu, grand-père
Pour régler une affaire.
Mais lui, il prit la mouche: «Eh! ça ne va pas bien!
Tu foules mon terrain!»
Aussitôt, il saisit une motte de terre
Et me l'envoie dans le blair!

CHÉRÉAS

Qu'il aille au diable!

PYRRHIAS

Le temps que je ferme les yeux
Et je lui crie: «Ah! que les dieux...»
Mais il prend une branche et me tape dessus
Tout en me disant: Quoi! que me veux-tu
Avec ton récit d'affaire m'intéressant?
Le chemin communal, tu ne le connais plus?

CHÉRÉAS

Mais il est fou ce paysan!

PYRRHIAS

Je me suis vite enfui!
Pendant un long moment l'homme m'a poursuivi
Aux alentours, puis il est descendu
Vers un bois en me lançant des cailloux,

MÉNANDRE

De la terre et même ses poires!
C'est un sauvage, ce vieux, c'est un fou!
De grâce enfuyez-vous!

SOSTRATE

Tu n'es pas téméraire!

PYRRHIAS

N'avez-vous pas compris? C'est une brute austère.
Tout crus il va nous manger!

CHÉRÉAS

Il se peut qu'aujourd'hui, nous l'avons dérangé.
Il vaut mieux reporter la visite.
Oui, attendons plus tard pour notre réussite.

CHÉRÉAS

Je crois qu'il n'y a rien de plus hargneux
Qu'un paysan laborieux.
Lui et tous ses acolytes.
J'irai demain très tôt lui rendre une visite.
J'irai tout seul; je sais où il habite.
En attendant, rentre chez toi; tout ira bien!
Un peu de patience, veux-tu!

SOSTRATE

Pour me laisser
Il a trouvé la parfaite déconvenue:
C'est vrai que pour m'aider il n'était pas pressé.
Il n'a donc pas voulu m'accompagner. (*à Pyrrhias*)
Quant à toi, misérable,
Que les dieux te fassent expier.

MÉNANDRE

AUTOCRITIQUE

Gorgias et toi Myrrhiné,
Je viens vous faire part de ma décision :
Elle est irrévocable, il vous faut l'accepter.
Ah ! dire que j'avais l'illusion
De pouvoir vivre en autarcie
Or, j'ai vu que la mort peut être un grand souci.
J'ai saisi mon erreur.
À ses côtés on a toujours besoin d'un cœur
Qui vous prête main-forte.
Or, j'ai vu à quel point les hommes ne se portent
Garants que de leurs seuls besoins
Sans se préoccuper de ceux de leurs prochains.
Or, cela m'insupporte !
Gorgias s'est montré homme fort honorable.
À celui qui lui refusait sa porte,
Qui ne lui adressait jamais de mots aimables,
À quelqu'un de la sorte
Il a pourtant sauvé la vie.
Un autre aurait dit :
« De franchir ta clôture il m'est donc interdit ?
Bon, je n'approche pas !
Mais ne cherche pas notre aide
Toi qui fais de nous peu de cas ! »
Désormais, mon garçon,
Si, en ce jour ma vie cède,
Comme j'en ai l'impression,
Ou si je parviens à en réchapper,
Tu seras mon fils car je vais t'adopter.
Tout ce que j'ai sera en ta possession.
Ma fille, elle est à toi : donne-lui un mari.
Moi, vois-tu, si par hasard je guéris
Jamais je ne saurai lui dénicher le bon.
Tous, je le sais, me déplairont !
Ah ! ma fille, aide-moi ; que je m'étende.

MÉNANDRE

Un homme plein d'honneur se doit de parler peu.
Mais mon garçon, il faut encor que tu m'entendes.
Oui, un mot sur ma façon de me comporter... (*lacunes*)
...Si les hommes étaient un peu plus généreux,
Prisons et tribunaux n'auraient droit de cité.
Nulle guerre ne pourrait éclater.
Et d'un modeste bien on saurait profiter...

LA SAMIENNE

Déméas et Nicératos deux amis sont en voyage. C'est à ce moment que la maîtresse du premier, courtisane originaire de Samos met au monde son fils qui, comme c'est l'usage, est aussitôt abandonné. Au même moment, la fille de Nicératos accouche d'un garçon né de ses amours avec le fils de Déméas, Moschion. Celui-ci désire alors épouser la femme qu'il aime. Les deux pères revenus, ils annoncent qu'ils vont marier leurs enfants respectifs. Tout se passe donc à merveille si ce n'est que Moschion se tait sur l'enfant qui est né pendant leur absence. Les deux tourtereaux décident d'un commun accord de ne rien avouer à leurs pères avant que le mariage ne soit célébré. Sur l'enfant qui se présente, ils font croire qu'il est celui de la Samienne et de Déméas. Après maints quiproquos qui vont mettre la puce à l'oreille à Déméas (voir ci-dessous), Moschion dira la vérité sur l'enfant, les deux pères se mettront enfin d'accord et la pièce finira dans la bonne humeur générale et le mariage des amants.

TROP BAVARDE !

Dès que je fus entré chez moi, plein de vigueur
En vue des préparatifs du mariage,
En deux mots j'expliquai à tous mes serviteurs
De briquer la maison, d'enfourner les gâteaux
De disposer la sainte corbeille.
Tout semblait alors se dérouler à merveille :
Bien sûr, un tel labeur nous bousculait.
On était tous pressé et sur un édredon
Quelque part dans un coin
On avait déposé le bambin qui hurlait
Et les servantes criaient : vite, l'huile et le charbon,
De l'eau, de la farine.« Et moi, je leur rendais service
À ma façon. C'est ainsi que j'entrai dans l'office.

MÉNANDRE

J'avais beaucoup à prendre et j'y restais longtemps.
Or, du premier étage une femme descendit :
Elle entra dans la pièce à côté de l'office.
Cette femme n'était plus très jeune aujourd'hui
Mais elle avait été de Moschion la nourrice.
Et elle fut ma servante avant d'être affranchie.
Elle vit le bébé dont nul ne s'occupait :
Ne pensant pas le moins du monde que j'étais à côté
La femme s'exprima en toute liberté
Et dit à ce moment
Tout ce que pour un enfant, on lance normalement :
« Mon bébé! Mon trésor! Où elle est la maman? »
Alors elle l'embrassa et le prit dans ses bras.
Puis quand elle l'eût calmé, à elle-même elle parla :
« Ah! malheureuse, quand Moschion était un nouveau-né,
Comme je l'allaitais, comme je la pouponnais!
Maintenant qu'à son tour, elle possède un petit,
C'est autre chose... (*Lacune de trois vers*).
Bientôt, on vit entrer une jeune servante
Et la vieille lui dit : « Veux-tu bien, fainéante,
Baigner ce nourrisson! Voyons! Quelle misère
De ne pas le soigner quand on marie son père! »
Mais l'autre la prévient : « Il faut que tu arrêtes!
De parler aussi fort : ici même est le maître.
Puis la servante avec un autre ton lui dit :
« Ta maîtresse t'appelle; il faut sortir d'ici! »
(*Tout bas*) Il n'a rien entendu, ouf! nous avons eu chaud!
Mais avant de partir je ne sais où...
La nourrice de dire : « Je parle beaucoup trop! »

CRISE ET ARRANGEMENT

DÉMÉAS

Par Zeus, le père ayant appris les faits
Va de rage étouffer.

MÉNANDRE

Car c'est un homme très dur et très droit,
Avare de surcroît.
J'aurais dû éprouver quelques menus soupçons!
Ah, ma foi! il serait bon
Que pour cela je passe de vie à trépas.
Par Héraklès, comme il y va!
Il crie comme un démon.
Il demande du feu pour brûler le nourrisson.
Quoi! Voir mon petit-fils se consumer!
La porte claque! Il n'est pas homme assurément!
Non! C'est un ouragan!

NICÉRATOS

Chrysis est contre moi; jamais rien ne fut pire!
Car elle a convaincu
Ma femme de ne rien dire.
D'une main ferme, elle tient le bébé;
Qu'elle ne s'étonne point si je la tue!

DÉMÉAS

Tu veux tuer cette femme?

NICÉRATOS

Elle savait tout de ce drame!

DÉMÉAS

Non!

Nicératos rentre dans sa maison

DÉMÉAS

Il bout de colère.
Et comme il a bondi dans sa chaumière.
C'est vrai que, par les dieux, je suis bien sûr
De n'avoir jamais vu un homme
En pareille posture.
Il vaut mieux tout lui expliquer.

MÉNANDRE

Par Apollon, la porte a de nouveau claqué!

CHRYISIS

Ah! pauvre que je suis! Que vais-je faire!
Où dois-je fuir? Il va prendre l'enfant!

DÉMÉAS

Chrysis! Par ici!

CHRYISIS

Qui m'interpelle ainsi!

DÉMÉAS

Entre chez moi rapidement!

NICÉRATOS

Où vas-tu comme ça!

DÉMÉAS

Par Apollon, il faut que je m'engage
Dans un combat singulier.

NICÉRATOS

Enlève-toi de là! (*à Déméas*) Va vite t'éloigner!
Je vais prendre l'enfant.
Après, j'écouterai les propos de ces femmes.

DÉMÉAS

Ce fou va me cogner.

NICÉRATOS

Bien sûr, je vais le faire! (*Il le frappe*)

DÉMÉAS

MÉNANDRE

Va-t-en donc aux Enfers!
Eh! Chrysis, sauve-toi! Il est plus fort que moi!

NICÉRATOS

Cette fois, c'est toi qui m'as touché le premier
Je puis en témoigner.
Mais le bébé, je ne l'ai point!

DÉMÉAS

C'est évident, il m'appartient.

NICÉRATOS

Ce bébé est le mien!

DÉMÉAS

Ah! c'est affreux! Au secours, mes voisins!

NICÉRATOS

Tu peux crier: je vais entrer
Et la femme la massacrer!

DÉMÉAS

Cette solution est bien la pire.
Non, je t'empêcherai d'agir.
Allons, sois raisonnable!

NICÉRATOS

Tu commets là un acte impardonnable.
Tu savais tout du drame.

DÉMÉAS

Apprends la vérité et laisse cette femme!

NICÉRATOS

Ton fils m'a roulé dans une feuille de figuier.

MÉNANDRE

DÉMÉAS

Tout faux! Avec ta fille il doit se marier.
Voyons, allons nous promener.
Dis, Nicératos, as-tu entendu parler
De Zeus qui, transformé en or
Par le toit s'est coulé
Pour séduire une fille enfermée.

NICÉRATOS

Et quel est le rapport?

DÉMÉAS

Attendons-nous à tout! Il coule bien ton toit?

NICÉRATOS

Énormément! Mais quel est le rapport?

DÉMÉAS

Zeus se transforme en eau, tantôt en or.
Voilà donc, Zeus est coupable.

NICÉRATOS

Tu me racontes des fables!

DÉMÉAS

Que non! Zeus a trouvé que ta fille était belle.

NICÉRATOS

Ah! c'est une misérable!

DÉMÉAS

N'aie pas peur! La chose est surnaturelle.
Et d'ailleurs, plein de gens sont des divinités
Et ils sont parmi nous. Pourquoi les redouter!

MÉNANDRE

Androclès l'usurier qui brasse de l'argent
Il nous semble immortel!
Car en fait, c'est un dieu. Brûle donc de l'encens
Le mariage sera! C'est le vœu du Destin.

NICÉRATOS

L'arrangement doit être notre fin.

DÉMÉAS

Tu es intelligent. Bien que tu fus naguère
Pétri par la colère.
Mais rentre chez toi et fais pour le mieux!

NICÉRATOS

Assurément, tu es un homme merveilleux.

UN PÈRE A SON FILS

Je suis ton père, je t'ai recueilli :
Je t'ai élevé quand tu étais petit.
Et si ta vie fut pleine d'agrément
C'est grâce à moi que tu le dois assurément!
Cette vie d'autrefois peut rendre tolérable
Le chagrin dont je suis aujourd'hui responsable.
Sois bon fils! Bon, je fus déraisonnable :
Mais tout ne fut que méprise, erreur et folie.
Mais pour toi j'ai gardé, même si j'ai failli,
Un immense respect. C'est pourquoi dans mon cœur,
Je cachais ce secret, cette funeste erreur...
Si j'ai commis la faute une fois dans ma vie,
N'oublie pas pour autant
Ce que tu as vécu pour l'unique profit
De cet égarement...

MÉNANDRE

DEUX SENTENCES

Non, la naissance ne donne pas la noblesse :
Il est judicieux,
Celui qui considère l'homme de sagesse
Comme un être bien né, faisant du vicieux
Un bâtard sans pareil.
Le hasard est dieu selon toute vraisemblance
Et le salut provient souvent
D'invisibles circonstances.

FRAGMENTS DE PIÈCES IDENTIFIÉES

LES ADELPHES

Pour les pauvres gens,
Il est difficile de trouver un parent ;
Personne n'est pressé
De rencontrer celui qui vit dans le besoin :
Car par un tel aveu l'on craint
Que l'homme n'use de ce titre
Pour s'adresser à son allié.

Cité par Stobée

Les plus sages l'ont voulu :
Un homme clairvoyant
Peut compter de tout temps
Sur un dieu fort ancien ;
Or c'est l'Esprit
Qui je nomme être divin.

Cité par Justin

Celui qui n'a connu ni honte, ni crainte même,
Est souvent d'une impudence suprême.

Cité par Stobée

Le pauvre est réservé
Dans tout ce qu'il entreprend
Car il craint, en effet,
Que pour lui le mépris n'apparaisse flagrant.

Cité par Stobée

L'ANDRIENNE

Il est aisé pour les gens en pleine santé
De dire aux autres
Ce qu'il faut avaler quand on est alité.

Cité par Muret

Le courroux de l'amant est de courte durée.

Cité par Donatus

L'ANDROGYNE OU LES CRÉTOIS

Je suis homme enfin :
Donc j'ai la connaissance
Des troubles du Destin ;
Car rien ici-bas n'a de permanence.

Cité par Stobée

En amitié, point de négligence !

Cité par Stobée

L'ARBITRAGE

Tout homme doit redouter le malheur.
Mais n'être qu'un vulgaire objet de honte,
Voilà la pire horreur
À laquelle un homme libre se confronte.

Cité par Stobée

LES ARRHEPHORES

Le temps, les aléas du sort
Peuvent à l'homme enlever tous ses biens ;
Et si sa vie demeure encor
Par hasard,
Il lui reste un soutien
Et c'est l'Art.

Cité par Stobée

Soyez donc sages.
N'ayez point ce comportement :

MÉNANDRE

Évitez le mariage.
Moi, j'ai une femme et je vous engage
À ne pas devenir comme moi imprudent.

Cité par Athénée

LA BANDELETTE

Le hasard, bien qu'invisible
À toujours notre vie pour cible.
Tandis que nous dormons, selon sa volonté,
Il nous apporte ou malheur ou félicité.

Cité par Stobée

LE BOUCLIER

Tout homme qui n'attend
Que la satisfaction
De ses propres désirs
Se condamne à l'affront
Et de la vérité et des événements.

Cité par Justin

À ma connaissance,
Un soldat est celui
Qui ne garde son existence
Qu'au prix de lourds ennuis ;
Par contre, de périr il a toutes les chances.

Cité par Justin

La richesse n'est qu'un manteau
Qui dissimule les défauts.

Cité par Stobée

MÉNANDRE

Celui qui est puni

Rien n'est plus beau que la loi.
Mais c'est passer de l'équité
À l'injure, ma foi,
Que d'en user avec sévérité.

Cité par Stobée

LA CNIDIENNE

Je crois que la naissance
N'a guère d'importance.
Selon moi, n'a de légitimité
Que celui dont la vie est toute honnêteté.
Le bâtard? C'est celui qui se dépense
Dans la perversité.

Cité par Stobée

LE COCHER

Je n'aime pas qu'un dieu erre sur les chemins
Ou s'introduise au fond de nos chaumières.
Non, qu'il reste chez lui et qu'il prenne grand soin
À protéger tous ceux qui le vénèrent.

Cité par Justin

LE COLLIER

Hélas, trois fois hélas! Comme il se perd
L'indigent qui contracte mariage
Et qui, en outre, devient père!
Quoi! se mettre en ménage
Et n'avoir pas le nécessaire;
N'avoir jamais mis de côté
De quoi se prémunir contre l'adversité;

MÉNANDRE

N'avoir fait nul préparatif
Pour couvrir les besoins quotidiens ;
Un tel homme n'a plus enfin
Qu'à vivre des jours cachés et plaintifs.
Sa vie est un hiver.
Quoi donc ! Vivre ainsi en commun,
Ne partager que la misère
Et jamais la douceur.
Croyez-en mon expérience !
Et que mon grand malheur
Pour vous soit la leçon par excellence.

Cité par Stobée

Supprimons de la vie toute raison d'ennuis :
Car il est court le temps qui nous est imparti !

Cité par Stobée

LES DEUX FILS DU MÊME PÈRE

D'un timide, j'ai bonne opinion.

Cité par Stobée

Dans le malheur l'homme est crédule par nature :
Alors il se figure
Qu'il trouvera conseil auprès de ses voisins
Sans savoir qu'ils ne voient que leurs propres desseins.

Cité par Stobée

LA DOUBLE TROMPERIE

Il meurt dans sa pleine jeunesse
Celui pour qui les dieux ont un peu de tendresse.

Cité par Plutarque

MÉNANDRE

L'ENFANT SUPPOSE

Je ne crois que celui qui dit que la prudence
N'est point le seul bien disponible :
Car le hasard n'est point nuisible.

Cité par Stobée

Disons toujours la vérité,
Seul gage de sécurité.

Cité par Stobée

De toutes les bêtes vivantes
Qui peuplent la terre ou l'Océan,
La femme est la plus éprouvante.

Cité par Stobée

Soyez riche ! Tout sera couvert :
Basse origine et vos actes pervers.

Cité par Stobée

Heureux, cher Parménion,
Celui qui meurt très tôt et sans regrets
Après qu'il a admiré
Le ciel, le feu, le soleil, ses rayons.
Il peut vivre cent printemps :
Il n'aura plus jamais la même vision
Que celle de ses vingt ans.
Si vous partez de ce monde assez vite,
Vous aurez fait sans doute
Belle provision de route,
Sans ennemis, de quoi faire un bon gîte.
Si vous persistez à vivre coûte que coûte,
Vous arrivez à terme, épuisé, démuné,
Victimes de vos ennemis
Avec la vieillesse qui vous ronge.
On ne meurt pas heureux quand la vie se prolonge.

Cité par Stobée

MÉNANDRE

L'ENKHIRION

Jamais je n'aurai cru ceci :
Une fortune inattendue,
Une joie étonnante
Vous chavire l'esprit
De façon sidérante.

Cité par Stobée

Nul homme ne doit affirmer :
Ceci n'arrivera jamais.

Cité par Stobée

L'ENRÔLEMENT DES TROUPES

La fortune est chose mystérieuse :
Rien ne peut nous conduire ?
Même la raison la plus lumineuse.
De quel côté aller ? Hélas, nul ne peut dire :
« Je ne connaîtrais point des heures malheureuses. »

Cité par Stobée

LES FÊTES D'HEPHAÏTOS

Qu'il est triste de voir un vieil homme amoureux :
Chercher une aventure interdite par l'âge
Me semble le destin le plus calamiteux.

Cité par Stobée

LA FILLE BATTUE

Souvent la vérité se présente, absolue
Alors que jusque-là, on ne l'attendait plus !

Cité par Stobée

MÉNANDRE

GORGEOS

Une pauvre, ô Gorgias, est objet de mépris
Même s'il parle avec justice.
Car on pense toujours qu'il recherche un profit.

Cité par Stobée

Un homme de sang-froid supporte l'injustice
Avec quelque vaillance.
Or, la colère prouve une âme en déchéance.

Cité par Stobée

LE HÉROS

Nulle force n'est comparable
À celle d'Eros.
Et même la celeste puissance
Lui doit complète obéissance.

Cité par Stobée

HYDRIE

Solitude! Belle condition
Pour l'homme qui refuse une vie dérégulée;
C'est une pure satisfaction
De se voir entouré de tout ce qui vous plaît.
Oui, il suffit d'un champ pour vous nourrir au mieux.
Car des clients n'attirent que les envieux.
En ville, tout vous paraît bon,
Tout est délicieux;
Mais bien vite le charme se rompt.

Cité par Stobée

MÉNANDRE

LES IMBRIES

Le raisonnement, mon père ?
Quoi de plus noble sur terre !
C'est par le raisonnement
Qu'on ordonne ses affaires.
C'est par lui, assurément
Qu'on devient bon magistrat,
Et législateur hors pair.
Et général pourquoi pas ?
Et enfin, bon apôtre,
On peut aider les autres.

Cité par Stobée

L'INCENDIÉE

O maître, sur la terre,
Il y a trois manières
Qui gouvernent notre réalité :
Soit la loi, soit l'usage
Soit la nécessité.

Cité par Stobée

LE JOUEUR DE FLÛTE

Il y a je ne sais quel lien
Entre la vie humaine et la souffrance.
La douleur s'insinue même dans l'opulence ;
Et sous les lauriers de gloire elle survient.
Et pour les indigents c'est un rude gardien
Fidèle jusqu'à la fin.

Cité par Stobée

Je croyais que les gens fortunés
Dont les dettes sont le moindre souci,

MÉNANDRE

Ne soupiraient jamais la nuit ;
Je croyais que jamais ils ne se retournaient
De tous côtés dans leur lit
En se rongant d'ennui ;
Je croyais qu'ils étaient exemptés d'insomnies
Et qu'ils laissaient aux miséreux
Les tortueuses nuits.
Mais Phantias, quelle déception !
Vous qu'on surnomme les heureux,
La nuit, vous subissez les mêmes tensions.

Cité par Stobée

LE LÉGISLATEUR

La Loi doit sévir !
Et si vous ne voulez point la subir,
Qu'elle vous soit donc plus familière.
Craignez-la et jamais
Vous ne connaîtrez sa colère.

Cité par Ammonius

LA LEUCADIENNE

Celui qui tend la main pour de l'argent,
Je ne veux pas l'écouter ;
Par son comportement,
Je sens bien que le mal l'a pénétré.

Cité par Strabon

Les indigents viennent nous visiter
Car ils sont envoyés par les divinités.

Cité par Strabon

MÉNANDRE

LES LUTTEURS

Que nul ne perde courage
Quand le malheur survient.
Quand un tourment nous ravage
Il peut en naître un bien.

Cité par Stobée

LE MISOGYNE

SYMILOS

Je t'avoue que le mariage me déplaît.

AGATOBUKOS

Car de lui tu ne vois que le mauvais côté
Et les inconvénients ; or tu ne considères
Jamais ses avantages.
Tu prétends que la femme est dépensière.
L'économie n'est point le fort du mariage,
J'en conviens. Mais celui qui prête ce serment
Aura tant de bienfaits notamment des enfants.
Quand tu seras souffrant,
Ton épouse saura te soigner avec zèle.
Et malgré tes revers, elle sera fidèle.
Quand la mort viendra, elle fermera tes yeux ;
Elle s'occupera des rites funéraires
Avec un grand sérieux.
Voilà des arguments notables qui tempèrent
Ton appréhension. Vue de cette manière
Le mariage est sain.
Mais si dans la balance, il ne te faut poser
Que le poids des chagrins
Sans jamais relever les points avantageux,
L'hymen te semblera un moment odieux.

Cité par Stobée

MÉNANDRE

LE NAVELIER

Quand on aime on devient meilleur.

Cité par Stobée

O Zeus, ô dieu vénéré,
Qu'il est terrible d'espérer!

Cité par Stobée

LES PÉCHEURS

Privilège que la fortune donne :
Nous ressemblons un peu plus à un homme.

Cité par Stobée

Mon seul dieu est celui qui me donne à manger.

Cité par Athénée

LA PÉRINTHIENNE

Je ne saurai prétendre
Admirer ce cadavre orné et parfumé
Car au bûcher le feu viendra le consumer
Et le réduire au même tas de cendres
Qu'un citoyen peu fortuné.

Cité par Stobée

L'apparence, je vous l'avoue,
Ne fut jamais mon choix
Comme ces dieux qui semblent d'or
Alors même que par-dessous
Ils ne sont que de bois.

Scholie D'hermogène

LA PRÊTRESSE

Une femme doit résider chez elle :

MÉNANDRE

C'est sa condition
C'est la prostituée qui se rebelle
En quittant sa maison.
Or, la rue est au chien, pas à la femme honnête.

Cité par Stobée

LES SOLDATS

Quand on l'a perpétré,
On n'envisage pas l'ampleur de son forfait!
Ce n'est que bien après
Que les sombres remords viennent nous étouffer.

Cité par Stobée

THAÏS

Les gens de détestable compagnie
Déteignent sur les hommes sains d'esprit.

*Cité par saint Paul,
Épître aux Corinthiens*

LA THESSALIENNE

Il suffit de bien peu pour trouver le malheur.
Le courage permet à l'esclave de vivre.

Cité par Stobée

THRASILEON

Celui pour qui agir est étranger
Est indigne de manger.
Par de semblables manières
Inutile sur terre,
Il ne peut mériter les nourritures

MÉNANDRE

Qu'il se procure.

Cité par Athénée

LE TRÉSOR

Quelques couplets d'une simple chanson
Et vous voici pris par l'amour, la passion.

Cité par Stobée

FRAGMENTS DE COMÉDIES ANONYMES

Si tu veux avoir idée de ce que tu es,
Vois le long du chemin ces multiples tombeaux
Où repose la cendre, où reposent les os
Des sages vénérés, des princes, des tyrans,
Des hommes fortunés ou bien d'un noble sang,
Des hommes glorieux, des gens au corps charmant ;
Le temps a tout détruit de ce monde opulent :
Il unit dans la mort le cercle des humains.
Et si tu veux vraiment connaître ton destin,
C'est dans ces alentours qu'il te faut regarder.

Si, suffisamment tôt, tu parviens à l'auberge,
Tu ne crains ni dégoût, ni même épuisement :
Au terme tu viendras un peu moins tristement
Sans laisser en chemin ce qui te fut plaisant.
Mais l'homme qui s'attarde et qui vit trop longtemps,
Dont la vie se prolonge à écouter des fables,
Sans dessein, épuisé, tracassé de souffrances,
Celui-là finira bien mal son existence

Quand un homme se marie,
On ne considère que des vétilles :
Cette fille a-t-elle eu bienfaisante nourrice ?
Est-elle au moins d'une bonne famille ?
Quant à son caractère
Fréquemment on l'oublie.
Pour délivrer la dot on recourt à l'expert :
On vérifie si l'argent est réel
Même si dans trois mois on l'a dépensé.
Puis on accueille la donzelle
Au risque de trouver un esprit insensé,
Une pie trop bavarde ou bien une emportée.
Moi, j'emmènerai ma fille

MÉNANDRE

À travers les quartiers de la ville.
Que celui qui la désire vraiment
Daigne se manifester?
Je lui laisse le temps
De méditer sur le sort qui l'attend.
Toute femme est un fléau.
Aussi quelle félicité
Pour celui dont l'élue n'est dotée
Que du moindre des défauts.

De l'aveu d'Epicharme, seraient dieux seulement
Les astres, le soleil, la terre, l'eau, le vent!
Mais pour moi, les dieux ont d'autres noms : or, argent.
S'il les comble sans cesse au fond de sa demeure,
L'homme toute sa vie connaîtra le bonheur :
Terres, biens matériels, esclaves, maisons,
Une foule d'amis, quelques relations.
Dépense ton argent avec précaution
Et les dieux pour toujours te seront redevables.

Sois un peu raisonnable :
Tu es homme et plus que tout autre être vivant,
La chose est inévitable,
Tu es sujet aux pires des tourments,
Fragile atome, l'homme atteint le sommet :
Or, se croyant capable
De s'élever plus haut
La chute, alors, ne peut que l'alarmer.
Allons ! Tu n'as point de grands maux
Ton souci n'est que modéré :
Qu'il en soit de même pour ton regret.

— Si tu es raisonnable ne te marie jamais.
Reste comme tu es !
Crois-en mon expérience, moi qui me suis marié.
— Je regrette, l'accord sera bientôt signé

MÉNANDRE

— Tant pis! Zeus, qu'il en soit ainsi!
Mais tu vas voguer sur des océans de peines
En Egée ou dans la mer de Libye.
Du naufrage, vois-tu, on ne sort pas indemne...

Mon fils, au mal qui te serre
Il est un bon remède: écouter les avis
De tes amis sincères.
Malgré le grand tourment qui te poursuit,
Ne fais rien de téméraire.
Surtout point de colère.
C'est dans les plus forts troubles de l'esprit
Que tu dois avec force écouter la raison
Et prendre sur toi-même
En tentant d'apaiser tes passions.

Après autant d'injures,
Le refuge le plus approprié
Est bien celui de l'amitié.
Oui, cela me rassure
De pleurer sans entendre le moindre fou rire
Auprès de confidents prêts à vous soutenir.

O fieffé animal!
Je suis idiot de croire en la reconnaissance
De la meute des femmes;
Mais si de mes bienfaits
Elle ne tire aucun mal
Et n'en sort pas plus infâme
J'aurais eu de la chance.
Car par la gratitude, en effet,
La femme, voyez-vous n'est jamais étouffée.

O Pamphilos, si quelqu'un vient sacrifier
Des taureaux en nombre multiplié
Ou d'autres animaux rares et précieux

MÉNANDRE

Sur les autels consacrés à nos dieux ;
S'il est vêtu d'une robe brillante
De couleur pourpre ou toute brodée d'or ;
Si des bagues d'ivoire ornent ses doigts ;
Et s'il pense qu'ainsi il peut souscrire aux dieux,
Sache qu'il se trompe bien fort.
Non, c'est de secourir son prochain qu'il se doit.

Les animaux sont plus heureux que les humains
Et plus sages aussi.
Tenez ! Portez les yeux sur l'âne que voici :
Tout le monde convient de son pauvre destin.
Pourtant de ses tourments, il n'est pas responsable.
Il ne subit que ceux dont le hasard l'accable.
Alors que l'homme.
Outre les inévitables tourments,
Il faut qu'il s'en crée de nouveaux.
Et il s'afflige du moindre éternuement ;
Une injure et la colère le prennent.
Un mauvais rêve et le voici terrorisé ;
Le cri d'une chouette : il est traumatisé.
Aux tracas imposés par la nature
L'homme ajoute tous ceux
Qui portent sa facture
Et comme ils sont nombreux :
Préjugés, lois, ambition, démesure...
Donner à la femme un peu de sens littéraire
C'est offrir du venin à l'affreuse vipère.

Je préfère un ami sincère
Et visible que de l'argent
Dissimulé dessous la terre.

Quand à la beauté physique
Se joint un charmant esprit
Il me semble logique

MÉNANDRE

Que l'on soit doublement épris.

Ne divulgue à ton ami nul secret
Car sans doute tu le perdrais.

Plaignons celui qui vit dans l'opulence
Mais qui ne laisse aucune descendance.

Je suis environné par l'argent et par l'or ;
On dit que je suis riche
Mais jamais que je suis très heureux de mon sort.

Les richesses ne font le plaisir que des yeux
Car ce n'est ni plus, ni moins qu'une belle écorce.
À celui qui en est détenteur, qu'il s'efforce
D'avoir assez d'esprit pour les gérer au mieux.

Le philtre d'une femme est son humeur égale :
Un mari se soumet à cette arme fatale.

Une vie trop légère
Vous rend trop vaniteux.
Des biens trop superflus ne sont propices
Qu'à vous jeter dans des mœurs étrangères :
Bientôt vous n'êtes plus l'être connu jadis.
Les biens qui entrent chez soi
En même temps qu'une femme
Sont peu fiables et n'apportent nulle joie.

Vieillesse, ô ennemie de nos corps.
Tu ronges la beauté ;
Ce qui fut la splendeur
Se transforme en laideur
Notre vivacité
Se transforme en lenteur.

MÉNANDRE

Du vin mais aussi de l'injure
Naît la vérité la plus pure :
C'est ainsi que de nos amis
Ressort la vraie nature.

C'est merveilleux de voir un roi
Oubliant sa grande puissance
Qui édicte les lois
Avec justice et conscience.

Nul ne voit ses défauts ;
Mais il suffit que se présente
Un homme ne se comportant pas comme il faut
Son incorrection paraîtra évidente

Les terres parmi les moins bonnes
Produisent les plus forts des hommes.

La vie du paysan égrène ses plaisirs.

Le travail n'est pas la seule vertu
Pour terminer l'œuvre qu'on entreprend.
Car toute réussite ne dépend
Que d'un travail assidu.

Un homme d'un peu d'esprit
Doit pouvoir résister quand on lui a tout pris :
Il supporte le poids des aléas du sort
Avec philosophie.
Que lui sert-il, en regardant les astres,
De crier : « Au désastre ! »
Non, en cas de malheur, la constance suffit.

Ne point insulter son prochain
C'est commencer à être humain.
La pierre que la main a jetée

MÉNANDRE

Et la parole prononcée
Nous ne pouvons jamais les rapporter.

Nous nous amoindrissons au fil du temps.
Un avantage pourtant :
Nous devenons de plus en plus prudents.

O cheveux blancs, quelle tristesse !
O lourd fardeau de nos vieux jours :
Pourtant, l'homme te recherche ô vieillesse
Or, non seulement, tu n'offres nulle douceur
Mais de plus tu nous causes mille malheurs.
La femme en sa maison se doit le second rôle
Car le premier échoit à son mari.
Par nature, un ménage se désole
Dès l'instant où la femme impose son avis.

Usez de votre bien
Comme si vous deviez mourir demain.
Toutefois gardez-le fermement
Comme si vous deviez vivre éternellement.
Trop épargner ou bien trop dépenser
Sont en effet deux funestes excès.

Tous ces beaux parleurs me désolent :
Je veux des faits non des paroles.

Pauvreté sans-souci vaut mieux que la richesse
Surtout si celle-ci se vit dans la tristesse.

Tu es homme : voilà tout simplement
La vraie raison de ton tourment.

L'homme libre a pour devoir d'être bon.

Ennemis réconciliés :

MÉNANDRE

Autant parler des loups et de leur amitié.

Il n'y a rien de plus vil que la calomnie :
Elle amène le crime auprès de l'innocence
Noircissant par là même une noble conscience.

Quiconque pour la calomnie
Est une proie facile
Est soit un vicieux esprit,
Soit un pauvre imbécile.

Tu reçois peu : c'est très bien
Car c'est mieux que rien.

Myope est l'imprudence :
En fait elle est aveugle, si je ne m'avance.

De ton domaine immense, homme riche et vivant,
Il ne te restera, mort, que bien peu arpents.

Vivre dans l'opulence
En compagnie de bons amis,
C'est la plus belle des chances.
Rechercher plus encor, c'est vouloir les ennuis.

Soyez bons et droits :
Votre comportement aura force de loi.

Le vraisemblable a plus de crédit
Surtout chez le pauvre d'esprit.

Poursuivi par l'indigence,
Tout homme se raccroche à l'espérance.

Je n'envie pas celui qui possède des biens
Mais qui n'en profite point.

MÉNANDRE

Il est fâcheux de discuter
Avec l'homme qui a bu du vin trop longtemps :
Il ne sera jamais en manque d'arguments.

Homme, ne sois pas tenté
De surpasser l'humanité.

Ne fuis pas la réalité
Pour la quête d'invisibles contrées.

La langue qui faiblit nous dit la vérité.

Tu reçois, souviens-toi. Tu donnes, oublie donc !

Mourir n'est pas honteux.
Mourir honteusement est autrement affreux.

Chez les hommes, les soucis
Font naître les maladies.

Presser de s'enrichir, presser de se ruiner.

Tu as beaucoup d'amis : tu détiens un trésor.

Tu t'aimes trop toi-même et tu resteras seul.

Merveilleux ! Un homme qui en est un !

FRAGMENTS DE PHILÉMON

Pour terminer notre tour d'horizon du théâtre comique, évoquons maintenant à grands traits la figure du rival de Ménandre dont nous possédons quelques fragments, Philémon.

C'était un Sicilien, natif de Syracuse. Nous ne savons de lui que peu de chose si ce n'est qu'il fut en son temps extrêmement populaire contrairement à Ménandre dont l'œuvre, nous l'avons vu avait eu du mal à s'imposer. Cependant, force est de constater que dès après sa mort, Philémon fut vite oublié et Ménandre considéré comme le roi de la comédie nouvelle jusqu'à la fin de l'Antiquité.

À l'époque romaine, des commentateurs tels Quintilien et Apulée consacrèrent l'infériorité de cet auteur et donnèrent la palme à Ménandre. Vu l'état extrêmement fragmentaire de ses compositions, nous ne pouvons porter aujourd'hui un jugement objectif sur sa manière d'aborder la comédie. Pourtant, à travers les citations que nous a léguées Stobée, on devine un homme d'esprit au style raffiné et dont les pensées philosophiques apparaissent singulièrement profondes.

LE VILLAGEOIS

L'homme est mauvais par nature ;
Sinon, pourquoi contre ses agissements
La loi dresserait-elle un mur ?
D'une bête sauvage est-il si différent ?
Non, excepté par la figure,
Ce n'est qu'un animal avec deux pieds marchant.

Cité par Stobée

L'ÉXILÉ

Certes, l'inventeur de l'écriture

MÉNANDRE

Nous a permis de conserver les faits passés
Pour les transmettre aux temps futurs.
Il a fait mieux encor car grâce au mot écrit,
Nous pouvons nous guérir des crises de l'esprit.

Cité par Stobée

LES THÉBAINS

Je suis l'esclave de mon maître seulement :
Et vous, vous l'êtes de la loi.
Ce citoyen brimé est soumis au tyran ;
Ce tyran est saisi sans cesse par l'effroi ;
Les rois ont des sujets
Mais ils redoutent les divinités ;
Zeus lui-même est restreint par la Nécessité.

Cité par Stobée

Soyez judicieux :
L'univers n'est qu'une chaîne,
Une hiérarchie,
Un immense système
Où le plus faible est au plus fort soumis.

Cité par Stobée

PYRRHOS

Les philosophes, me dit-on,
Recherchent le bonheur.
Comme ils en ont passé du temps !
Mais ils n'ont cependant
Jamais trouvé d'explication.
Ils parlent de vertu, de prudence
Mais n'ont fait que brouiller la question.
Moi, je laboure et j'ensemence :
Je suis heureux :

MÉNANDRE

J'ai trouvé la paix par la grâce des dieux.
Aussi, gloire à toi, Paix, ô déesse sereine,
O toi, la noble amie de la famille humaine.

Cité par Stobée

BIBLIOGRAPHIE

ÉDITION

- Handley E., *Dyscolos*, Londres, 1965.
Jacques J.M., *Ménandre: comédies*, Paris, Les Belles Lettres,
1971, 1989 et 1998.
I. *La Samienne*
II. *Le Dyscolos*
III. *Le Bouclier*

ÉTUDES

- Benoît, C. *Essai historique et littéraire sur la comédie de Ménandre*,
Paris, 1854.
Barigazzi A., *La Formazione spirituale du Menandro*, Turin,
1965.
Blanchard A., *Essai sur la composition des comédies de Ménandre*,
Paris, 1983.
Gomme-Sandbach, *Menander: a commentary*, Oxford, 1973.
Koustan D. *Greek Comedy and Ideology*, Oxford, 1995.
Méautis G., *Le Crépuscule d'Athènes et Ménandre*, Paris, 1954.
Webster T.B.L., *An introduction to Menander*, Manchester,
1974.
Zagagi N., *The Comedy of Menander: Convention, Variation
and Originality*, Londres, 1994.

MÉNANDRE

Table des matières

INTRODUCTION	3
LE MISANTHROPE	
Un homme impossible.....	10
Autocritique	14
LA SAMIENNE	
Trop bavarde!.....	16
Crise et arrangement.....	17
Un père a son fils.....	22
Deux sentences	23
FRAGMENTS DE PIÈCES IDENTIFIÉES	
Les Adelpes	24
L'Andrienne.....	24
L'Androgyne ou Les Crétois.....	25
L'Arbitrage.....	25
Les Arrhéphores.....	25
La Bandelette	26
Le Bouclier.....	26
Celui qui est puni.....	27
La Cnidiene	27
Le Cocher.....	27
Le Collier.....	27
Les deux Fils du même père.....	28
La Double Tromperie.....	28
L'enfant suppose	29
L'Enkhirion	30
L'Enrôlement des troupes	30
Les Fêtes d'Hephaïtos.....	30
La Fille battue.....	30
Gorgeos.....	31
Le Héros	31
Hydrie	31
Les Imbries.....	32
L'Incendiée.....	32

MÉNANDRE

Le Joueur de flûte	32
Le Législateur	33
La Leucadienne	33
Les Lutteurs	34
Le Misogyne	34
Le Navelier	35
Les Pécheurs	35
La Périnthienne	35
La Prêtresse	35
Les Soldats	36
Thaïs	36
La Thessalienne	36
Thrasileon	36
Le Trésor	37
FRAGMENTS DE COMÉDIES ANONYMES	38
FRAGMENTS DE PHILÉMON	
Le Villageois	47
L'Éxilé	47
Les Thébains	48
Pyrrhos	48
BIBLIOGRAPHIE	50



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2004
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : scène de la comédie de Ménandre « Plokion ».
Mosaique d'une salle de banquet à Mytilène
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS